

SÉANCE DU 1^{er} AVRIL 1892.

PRÉSIDENCE DE M. GOBLET D'ALVIELLA.

La séance est ouverte à 8 heures.

Ouvrages présentés. — *L'idée de Dieu d'après l'anthropologie et l'histoire*, par le comte Goblet d'Alviella, président de la Société.

Bibliographie des sciences géologiques en Belgique, par M. Michel Mourlon, membre effectif.

Compte rendu de l'excursion de la Société malacologique à Hasselt et à Tongres en 1888, par M. le baron Alf. de Loë, membre effectif.

Découvertes relatives à l'âge du bronze et au premier âge du fer faites jusqu'ici en Belgique, par le même.

La toponymie donne-t-elle des indications sur les établissements des Francs dans le Brabant? par MM. le baron de Loë et A. de Behault de Dornon.

Dictionnaire archéologique du département de l'Yonne (époque cellique), par Ph. Salmon, membre effectif.

Rapports sur les travaux de l'Académie royale de médecine de Belgique publiés à l'occasion de son cinquantième anniversaire.

Catalogue du Musée d'ethnographie de l'État à Leiden, par L. Serrurier, membre honoraire. Séries 651, 789 et 819.

Bijdrage tot de kennis van den indruk, die door de onvoldoende gebouwen van 's Rijks ethnographisch Museum in het buitenland wordt teweeg gebracht, par le même.

Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique, 1892, n° 1.

Bulletin de la Société royale de géographie de Belgique, 1892, n° 1.

Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris, 1891, 1^{re} année.

Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, octobre, novembre et décembre 1891, février et mars 1892.

Antiqvarisk tidskrift för Sverige. 5 fascicules.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

Correspondance. — Le Comité d'organisation du Congrès d'anthropologie criminelle fait savoir que la troisième session se tiendra à Bruxelles du 7 au 14 août 1892, et demande que la Société d'anthropologie s'y fasse représenter officiellement. Le Comité d'organisation envoie les statuts et le programme du Congrès de Bruxelles. — MM. le comte Goblet d'Alviella, président, et le Dr Victor Jacques, secrétaire général, représenteront la Société au Congrès de Bruxelles.

Notre collègue, M. M. Mourlon, secrétaire de la Commission géologique de Belgique, demande le concours de toutes les personnes qui s'occupent de la géologie du pays pour compléter la *Bibliographie des sciences géologiques en Belgique*, dont il nous adresse un exemplaire, pour en signaler les erreurs et omissions, enfin pour obtenir par voie de dons ou d'échanges les publications que ne possède pas la Bibliothèque de la Commission. — L'appel de M. Mourlon sera inséré au Bulletin.

Un autre de nos collègues, M. le Dr Cloquet, nous adresse, de la part de M. Geubel, commandant du génie, à Charleroi, une série de documents établissant que la découverte des dolmens de Wéris, dont M. Cloquet a entretenu la Société l'année dernière, avait été faite dès 1850 par M. Geubel père, juge de paix à Marche. Cet archéologue avait également signalé des traces de monuments mégalithiques à Soy, Fizenne, Melreux, Biron, Heyd et Izières. Il est utile que cette réclamation figure dans le Bulletin de la Société d'anthropologie. — La réclamation de M. Geubel sera actée à la séance de ce jour et les documents seront déposés dans les archives de la Société.

COMMUNICATION DE M. ZANARDELLI.
DE LA NATURE
DES NOMS ABSTRAITS ET DE LEUR CONCRESCIBILITÉ.

En tant que producteur des sons articulés, l'instrument auquel est dû le langage est relativement assez connu ; mais en tant que réceptacle et distributeur de la substance cérébrale qui pénètre les mots, ce merveilleux instrument de transmission verbale reste encore inexpliqué. C'est que, dans le premier ordre de faits, un observateur consciencieux et expérimenté, armé d'un laryngoscope, est presque suffisant, tandis que, dans l'autre cas, toutes les ressources réunies de la physiologie, de la clinique et de l'anatomie sont encore bien peu de chose.

De là, d'un côté, les progrès de la phonétique, servant de clef à l'étymologie et à la morphologie grammaticale, dus surtout aux recherches de Willis, de Wheatstone, de Helmholtz, de Czermak et de Brücke, et, d'un autre côté, les arrêts et les hésitations de la psychologie à l'égard de la classification des idées et des mots qui ne sont, pour ainsi dire, que l'écorce des idées.

L'œuvre des philosophes est donc ici en retard sur celle des grammairiens, en raison même des résultats différents fournis par les deux branches de la physiologie dont il s'agit, et, par conséquent, tout essai spéculatif de la part des premiers, pour arriver à une solution quelconque en dehors des efforts des sciences expérimentales, obscurcira le problème au lieu de l'éclaircir.

L'étude des phénomènes externes du langage aiderait cependant à écarter beaucoup de difficultés de la question qui nous intéresse, autant que pourrait le faire l'étude de sa genèse intérieure, si, en quittant le terrain où l'on dissèque le corps même de la parole pour en connaître son esprit, on se bornait à saisir les procédés philologiques dans leurs différentes manifestations plutôt que dans leurs causes immanentes.

En ce sens et dans ces limites, la science du langage devient véritablement le plus puissant auxiliaire de la psychologie.

Quant à faire de la linguistique la base de l'ethnologie et à chercher dans la langue le critérium infaillible de la race, il y a lieu de dire en passant, avec Lenormant, entre autres, que ce n'est qu'une illusion.

Néanmoins, dans certains cas déterminés et à un point de vue tout à fait relatif, la linguistique peut être d'un grand secours pour l'ethnologie, car chaque subdivision ethnique a ou a dû avoir des articulations lui étant propres ou lui faisant défaut, et les événements historiques n'ont pas toujours détourné les langues de leur cours naturel, et ne les ont pas empêchées, en sortant de leur milieu, de se modifier jusqu'à devenir méconnaissables et de prendre l'empreinte qui leur était réservée dans la nouvelle patrie.

Il y a donc un danger à sortir de la ligne toute tracée des faits psycho-glottologiques en tant que faits passés inaperçus ; mais il n'y a pas du tout à faire œuvre de grammairien en constatant leur existence, en les énumérant dans leur variété, en les étudiant même dans leur connexion réciproque, tout en les signalant aux encéphalologues et autres spécialistes des centres nerveux, afin de les étudier dans leur complexité et dans leur signification physiologique.

Parmi les faits les plus frappants qui donnent à réfléchir au linguiste, il y en a un qui le met dans un bien grand embarras : c'est la formation des noms abstraits, tenant à cette faculté de l'homme qui consiste à séparer mentalement ce qui n'est pas séparable dans la nature, et à donner un nom, et quelquefois une existence réelle, à chaque élément résultant de cette séparation.

« Les noms abstraits, dit Alexandre Bain, paraissent séparer complètement les rapports des objets d'avec les objets eux-mêmes, opération impossible en fait, impossible aussi en idée, mais que l'on suppose possible par une sorte de fiction. » Et pourtant cette opération est une des plus enracinées dans l'esprit humain, une des plus compatibles avec sa nature. L'esprit humain, chez lequel elle s'élève à l'état de fonction, n'existerait pas sans la faculté d'abstraire, irrésistible jusqu'à la spontanéité, géniale et latente jusqu'à l'inconscience. C'est même la facilité et la fréquence de cette opération qui fait toute la difficulté de son examen et qui a fait dire à Bain qu'elle est impossible et fictive après avoir signalé son existence, qui est en même temps la preuve de sa possibilité et de sa réalité.

On peut expliquer le phénomène d'une façon positiviste plutôt que spiritualiste ; on peut dire que c'est une anomalie d'une fonction troublée ou détournée de son but ; on peut aller jusqu'à dire que la fonction elle-même est hyperphysique et superposée ; mais il n'est pas juste d'affirmer que le nom abstrait marque une fiction ou masque une vacuité, quand on sait que les mots, comme la nature, ont l'horreur du vide, et qu'ils ne sont pas l'effet d'une convention, mais les expressions vivantes des lois intellectuelles.

Les mots, je veux bien le reconnaître, sont bien plus les signes de la valeur des idées que les idées ne sont les représentations des choses ; mais celles-ci n'en sont pas moins des représentations, comme ceux-là n'en sont pas moins des signes. Ce n'est pas parce que les idées deviennent, de par l'abstraction, les pâles reflets de l'objectivité, la reproduction parcellaire, déformée, voire même renversée de sa perspective, qu'elles ne sont pas moins des idées et que nous devons regarder les mots auxquels elles correspondent comme des sonorités contenant des non-valeurs. Du reste, les idées elles-mêmes, si peu abstraites qu'elles soient, ne sont pas seulement des sécrétions cérébrales de l'impression digérée, mais des sélections très avancées, dont la nature délicate nous échappe faute d'instruments.

Physiologiquement parlant, tout nom abstrait est la notation

d'un souvenir posthume, gravé dans les régions psychiques par des ébranlements sensoriels, enregistré dans une seule ou dans quelques-unes de ses lignes, cette dernière ou ces dernières servant de point de contact à d'autres survivances émotionnelles considérées de la même manière.

Derrière le mot, au fond du creuset où a été analysée l'idée abstraite simple, on trouvera toujours le résidu d'une impression sensorielle assimilée, mais dégagée de tous les éléments qui pouvaient la faire confondre avec d'autres impressions non également réduites à un seul côté dans leurs combinaisons multiples.

L'impression primitive, ainsi réduite et transformée, peut s'expliquer par la réceptivité toute particulière de certains territoires de cellules affectés au travail intellectuel, ne retenant en ouvriers spécialisés que la partie de l'impression la plus conforme à leur économie et à leur nature vibratile seulement dans un sens donné, et joignant ou ne joignant pas, directement ou par anastomose, leurs produits à des réductions similaires.

Cantonnée dans sa division régionale d'activité psychique, l'idée abstraite ne serait donc que le contre-coup d'une impression doublée d'autres impressions, reproduites comme impressions détournées et délivrées de toutes les circonstances de temps et de lieu qui les avaient vues naître, et de tous les accessoires dont elles pouvaient être surchargées. Quant au nom, il n'en est tout simplement que l'étiquette.

Par rapport à la logique, les noms abstraits sont des synthèses verbales, des résumés abrégatifs destinés à rendre de véritables services aux sciences de raisonnement, lorsqu'on n'en abuse pas. Tantôt comme indices hypothétiques, tantôt comme critères de vérité, ils sont toujours les formules fidèles des qualités morales ou matérielles, telles qu'elles existent ou telles qu'on les suppose, et, dans ce cas, s'ils ne donnent pas, ils aident à trouver le degré d'évidence dont est susceptible, sans parler d'autres disciplines, la physique aussi bien que la métaphysique, sciences, à un point de vue opposé, des qualités et des propriétés des choses.

Quelle que fictive qu'elle puisse être, l'idée, comme l'hallucination, ne cesse pas moins d'exister, et le nom qui la désigne et la distingue, témoigne assez de son existence, sans qu'il ait besoin de se prononcer sur la certitude ou sur la probabilité du fait lui-même.

Enfin, au point de vue purement morphologique, les noms abstraits ne sont que des substantifs provenant généralement des adjectifs auxquels on affecte ou non certains suffixes. Les adjectifs,

sans être à proprement dire des abstraits, sont pourtant la matière la plus abondante dont on les tire, comme une maîtresse branche fournissant des expansions frondescentes ou des développements typiques et nouveaux. Étant donné qu'en ajoutant le suffixe *itas* à la place du suffixe *is*, l'adjectif *æqualis* se transforme en l'abstrait *æqualitas*, tous les mots formés par un travail identique seront considérés au même titre comme des abstraits indiquant des attributs, et deviendront tels par le fait.

Mais il ne faut pas croire que le procédé philologique se substitue ici au procédé intellectuel, en l'excluant du tout au tout, car il ne fait que l'aider. C'est toujours le procédé intellectuel qui détermine la forme du premier mot d'une catégorie grammaticale, et sur ce prototype les mots nouveaux se moulent et se rangent comme autant de copies, tout en observant toutes les nuances de signification. L'intelligence, après les premiers essais, les ratifie ou les refuse, et si elle les ratifie, c'est qu'ils sont nécessaires et conformes au premier type et à la première idée. Si l'on devait faire un procès aux noms abstraits, soit en vue de l'original, soit en vue de la copie, c'est à l'intelligence elle-même qu'on ferait le procès, et il n'y aurait pas alors de raison pour ne pas remettre aussi en discussion l'utilité de toutes les autres catégories de mots et l'excellence de leur conformation.

Les noms n'étant pas à proprement parler les noms des choses, mais les noms des idées que nous avons des choses, et les idées n'embrassant, d'autre part, que certains aspects des choses et encore d'une manière incomplète, en raison même de l'insuffisance de l'acte subjectif à les reproduire intégralement, on pourrait affirmer, sans crainte d'erreur, qu'il n'y a pas lieu d'appeler fondamentale aucune des divisions établies jusqu'à ce jour entre les noms, qu'il n'y a pas de noms véritablement concrets, que le langage humain n'est qu'une longue suite d'abstractions sonorisées, et que tout au moins, pour me servir d'une expression pittoresque de Max Müller, il y a dans la plus pauvre des langues toute une philosophie pétrifiée, malgré l'assertion de Darwin qui ne craint pas d'affirmer que le sauvage dégradé n'emploie aucun terme abstrait pour les objets et les affections ordinaires.

Rien qu'à ce point de vue, Platon avait raison de dire, à quelques mots près, que « les sens nous présentent toujours ce qu'il y a de particulier, d'individuel, l'entendement, ce qu'il y a de commun et de général ; que les sens nous offrent des perceptions confuses et dans l'état concret, et que l'entendement nous fournit des perceptions claires et dans l'état abstrait. »

Il est certain que l'impression visuelle ou auditive a quelque chose de plus concret, l'objet étant présent qu'étant absent ; mais, même en ce moment, le mot concret n'exprime rien d'absolu, car l'abstraction commence à se faire justement dès que l'image de l'objet se projette et se modifie dans les centres de perception, à travers les couches optiques ou les réseaux auditifs qui la réfractent préalablement et la traduisent ensuite d'une manière sommaire.

Bref, l'élément abstrait envahit tous les mots et ne pardonne à aucune idée initiale, en dépit de son origine.

Le plus matérialiste des psychologues n'ayant pas à sa disposition des signes aussi exacts que les sciences mathématiques, est obligé par cela même, aussitôt qu'il entreprend de renverser des propositions qu'il appelle abstruses, d'avoir recours à des formules et à des termes qui tiennent de près ou de loin aux subtilités métaphysiques. Il est souvent prisonnier, par le langage, de ces théories spéculatives qu'il veut combattre, au moment même où il les combat.

Malgré cette manière d'envisager les noms, on doit convenir que les uns sont relativement plus abstraits que les autres. Les premiers, saturés d'une signification caractéristique au préjudice de tous les autres, mais commune à plusieurs individus, sont les noms abstraits proprement dits. Les seconds, comprenant plusieurs caractères réunis dans un seul individu, sont les noms concrets, par opposition avec les premiers.

C'est « par opposition avec les mots abstraits, dit Alex. Bain, que tous les mots généraux ou génériques seront appelés concrets : ils expriment les rapports des choses entre elles, non pas comme des caractères qui, par une abstraction impossible, seraient indépendants des choses, mais tels qu'ils existent, c'est-à-dire unis aux choses. Tous les noms de genre, comme homme, arbre, étoile, et tous les adjectifs, comme brave, grand, brillant, sont, par suite, des noms concrets. Tout nom connotatif est donc un nom concret. »

En effet, il faut avouer qu'entre le mot *arbre*, par exemple, et le mot *idéauté*, — tous deux désignant deux idées qui ne correspondent pas à la réalité des choses, — il y a une assez grande distance : l'un étant le représentant d'une impression étendue sur tous les points du grand végétal ligneux, qui comprend la grandeur, l'épaisseur, la couleur, les variétés de la forme dans ses différentes parties, toutes ses fonctions, toutes ses qualités spécifiques et même la nature de ses éléments et le principe de son

essence, sur lequel l'idée non plus que le nom ne donnent aucune information précise tout en croyant en donner; l'autre chiffant, au contraire, une impression mutilée, qui s'arrête à un point de cette qualité convenant seulement aux êtres idéaux, c'est-à-dire à tous les êtres perfectibles conçus dans leur état de perfection.

Et cette distance est encore moins sensible si l'on considère qu'elle peut être franchie de deux manières : au moyen du nom dit « concret », qui peut devenir abstrait à tout moment s'il est amené par les faits à subir cette transformation, et, vice-versa, par l'action du mot abstrait pouvant devenir concret, c'est-à-dire moins abstrait, par un concours de circonstances semblables, mais interverties dans leur ordre.

C'est cette dernière disposition ou aptitude du nom que j'appelle la *concrecibilité des noms abstraits*, antithétique de l'autre qui pourrait s'appeler l'*abstractivité des noms concrets*.

Le génie des langues, après avoir parcouru une ligne ascendante, en concentrant et en spécialisant de plus en plus les mots dans leur force attributive, en vaporisant les attributions après les avoir circonscrites, arrivé au sommet de l'échelle, comme pris de vertige, a besoin de redescendre, de toucher terre, et alors, graduellement, par un procédé inverse, il les matérialise, il les concrétise et il les ramène ainsi à leur humble origine.

Ce procédé se traduit, en dernière analyse, dans l'ordre matériel de la grammaire, par une sorte de métonymie de contiguïté due à l'extensibilité significative du mot; mais dans l'ordre élevé des idées, il est la preuve que le pouvoir d'abstraction peut avoir un point de départ aussi bien qu'un point d'arrivée, au delà duquel, au milieu même des généralisations les plus transcendantes, il s'affaiblit et retrouve sa pesanteur qui le reconduit de nouveau à la plus simple expression.

On peut reconnaître cette tendance dans toutes les branches intellectuelles de l'activité humaine. En l'étudiant, par exemple, dans l'histoire des religions à leurs débuts, on est amené, rien que par elle, à affirmer que si l'idole a été la plupart du temps un fétiche perfectionné, ce qui est l'opinion exprimée avec tant de science par M. le comte Goblet d'Alviella (dans son nouveau livre : *L'idée de Dieu d'après l'anthropologie et l'histoire*), les fétiches ont pu être à leur tour, dans bien des cas, des idoles dégénérées, et cela sans arriver à cette conclusion extrême que les idoles ont commencé par être toujours des représentations symboliques, conclusion combattue victorieusement par l'auteur bien avisé que je viens de nommer.

Je cite à l'appui de ma thèse ces paroles de Max. Müller, que je trouve consignées à la page 14 de sa *Science du langage* : « La plupart des divinités grecques, romaines, indiennes, dit-il, ne sont que des noms poétiques, auxquels on a laissé prendre graduellement une personnalité divine qui n'avait jamais été dans la pensée de leurs premiers inventeurs. »

Or, ces noms poétiques ne sont souvent que des noms concrets. Tel est le cas d'*Eos*, qui avait commencé par désigner le nom de l'aurore, et de *Zeus* lui-même, qui signifiait, dans l'origine, *ciel brillant* (*).

Mais, d'autres fois, les noms ordinaires se présentent comme des noms de divinités. Tels furent probablement *Annona*, *Autumnus*, ce dernier formé à l'instar de *Vertumnus*, *Portumnus*, etc.

Cette tendance dualistique est en quelque sorte parallèle, et ce double mouvement en sens contraire qui se produit sans cesse dans le langage, et dont parle Stuart Mill, « l'un de *généralisation*, qui fait continuellement perdre aux mots une partie de leur connotation, en restreint le sens et étend l'application qu'on peut en faire; l'autre de *spécialisation*, par lequel d'autres mots ou les mêmes mots reçoivent continuellement une connotation nouvelle et prennent une signification additionnelle par la limitation de leur usage à une partie seulement des cas où l'on pouvait avec propriété les employer auparavant. »

En parlant de parallélisme entre deux tendances qu'on est toujours tenté de confondre en une seule, j'ai voulu faire entendre que l'*abstraction* et la *généralisation* n'opèrent pas sur la même ligne.

La raison de cette distinction est à chercher dans l'opinion préablement émise, qu'il n'y a pas d'idée absolument concrète et que par conséquent toute idée plus ou moins abstraite peut fournir à elle seule les éléments de l'abstraction, sans qu'il soit besoin de les chercher ailleurs. Une abstraction se produit pour chaque idée particulière prise partitivement en elle-même, de même qu'une généralisation se fait pour chaque rapprochement également partitif entre plusieurs idées particulières.

S'il n'existait qu'une seule idée et si de cette idée l'esprit ne

(*) Jupiter pour *Djous-pitar* répond au sanscrit *Djâus-pitar*, le Père ciel. La forme neutre latine *dium*, se rattachant à *Deus* et conservée dans la locution *sub dio*, n'était qu'une désignation du ciel.

Quant aux autres codérivés de *Deus*, tels que *Jovis* pour *Diovis*, *Diana*, *Janus* et *Juno*, on sait qu'ils sont inséparables de *dies*, jour.

retenait qu'un trait caractéristique, il y aurait déjà *abstraction*; mais s'il n'y avait que ce trait à retenir et si l'on négligeait de le collationner avec d'autres termes de comparaison, il n'y aurait pas de *généralisation* possible. L'*abstraction* est donc toute *qualitative*; la *généralisation*, au contraire, est à la fois *qualitative* et *quantitative*.

M. G.-J. Romanes, d'accord en cela avec la plupart des écrivains qui ont traité cette matière, identifie à tort, dans son *Évolution mentale chez l'homme* (page 24), les deux opérations intellectuelles. « Je prends, dit-il, le terme *idée abstraite* comme pratiquement synonyme d'*idée générale*. Le processus de l'abstraction consiste, en effet, à analyser mentalement l'ensemble présenté par n'importe quel objet de perception, et à extraire idéalement les traits ou qualités sur lesquels l'attention se porte à ce moment. » Évidemment M. Romanes exclut ici les termes de la *généralisation*, sans quoi il aurait parlé de la superposition et de la fusion d'un certain nombre d'images individuelles, ce qui n'est plus de l'analyse, mais de la synthèse, et ce qui aurait servi à prouver que l'*idée générale* est quelque chose à part par rapport à l'*idée abstraite*, avec laquelle elle se conjugue sans s'y incorporer. Au surplus, M. Romanes, dans sa classification des phases de l'évolution mentale, embranche, sous forme diagrammatique, la *généralisation* sur le rameau de l'*abstraction*, en lui assignant une individualité bien distincte.

Il y a donc toujours lieu de considérer comme valide la distinction entre l'*abstraction* et la *généralisation*, établie entre autres par Hamilton. « L'*abstraction*, dit ce dernier, consiste dans la concentration de l'attention sur un objet particulier ou sur une qualité particulière d'un objet, sans qu'elle se porte sur quoi que ce soit d'autre... La *généralisation*, d'autre part, consiste en une combinaison idéale d'abstractions. » Mais n'oublions pas que beaucoup d'écrivains continuent à employer indifféremment les mots *abstraction* et *généralisation*, l'un pour l'autre.

Ce point éclairci, pénétrons davantage, s'il est possible, dans la connaissance de ce double mouvement de l'idéation.

A la fois abstraitif et concretif, généralisateur et spécialiste, il se rattache, en physiologie, à la double action dont parle Luys par rapport aux actes de la *motricité* et de la *sensibilité*.

« Les processus de la *motricité volontaire*, dit-il, parcourent dans leur évolution des phases inverses à celles des processus de la *sensibilité*. Tandis que ces derniers, à mesure qu'ils se rapprochent des régions centrales du sensorium, s'épurent, se perfectionnent,

se spiritualisent de plus en plus par l'action métabolique des divers milieux des substances nerveuses à travers lesquelles ils se propagent, — les autres, au contraire, conçus à l'état d'ébranlements psychiques au moment de leur genèse, s'amplifient, *se matérialisent* de plus en plus à mesure qu'ils descendent des régions supérieures. Ils se compliquent de l'adjonction d'éléments adventices qui les renforcent à mesure qu'ils progressent (innervation cérébelleuse, innervation spinale), et deviennent ainsi, au dernier terme de leur évolution, une véritable synthèse d'éléments dynamiques agglomérés, qui résument en eux-mêmes, comme une trilogie, les forces vives du système à travers lesquelles ils se développent : l'activité *cérébrale*, l'activité *cérébelleuse*, l'activité *spinale*. »

Ce parallélisme est d'autant plus réel et positif que le mot abstrait est en même temps le dernier résultat de la généralisation et de l'épuration sensorielle. Il y a plus; de même qu'un terme générique est toujours sujet à être un jour restreint à une seule espèce et à un individu, de même un nom abstrait peut toujours déchoir de sa noblesse et devenir un concret, ce qui, par toutes sortes de causes accidentelles, est généralement fatal, quand même l'évolution de l'idée dont il est l'expression ne serait pas complète.

Tout nom abstrait simple contient donc virtuellement en lui-même un ou plusieurs noms concrets, — la justice : chacune des choses justes, la beauté : chacune des choses belles, — pouvant s'individualiser de mille et une manières.

J'ai dit avec intention *nom abstrait simple*, parce qu'il y a des noms abstraits qui en contiennent d'autres, et ceux-ci d'autres encore, et qui expriment en même temps les rapports et la nature des rapports entre différentes abstractions. Ce sont de véritables chaînes d'abstractions que ces mots recèlent, abstractions souvent de différentes essences et à différents degrés, toutes fournissant matière à des classements méthodiques qu'on n'a pas encore faits.

Par exemple : le mot *concrecibilité*, qui figure en tête de cette communication, désigne, à proprement parler, *les choses abstraites pouvant devenir choses concrètes, c'est-à-dire un rapport entre les choses abstraites et les choses concrètes, ou encore un rapport entre deux qualités, ainsi que la nature de ce rapport.*

Je reviens maintenant à mon principal sujet.

Ne pouvant pas étudier les effets de la loi de concrecibilité dans le langage à l'état rhématique ou interjectif, qui est un des plus rudimentaires, je tâcherai de l'étudier dans quelques-unes des langues les plus élaborées, ce qui revient au même, car les langues

bien constituées n'ont fait qu'accentuer les caractères initiaux de leurs ancêtres, et toutes semblent évoluer vers un but unique par la conformité de certains procédés de l'esprit humain propres aux différentes races.

On peut du reste affirmer que les premiers mots étant des interjections, c'est-à-dire des cris émotionnels, correspondant, par exemple, aux mots actuels : *bonheur*, *malheur*, ou bien aux périphrases : *quel plaisir j'éprouve!* *quelle douleur je ressens!* l'application des expressions équivalentes à des choses comme le *soleil* et le *serpent*, sources de bien-être ou de malaise, est déjà une opération très avancée, qui fait prévoir le passage d'un mot de la signification concrète à la signification abstraite.

Par cette même argumentation, je pose également en fait que les sauvages modernes, au même titre que les hommes primitifs, ne sauraient pas être absolument rebelles aux idées abstraites, même en admettant chez eux le plus grand recul et la dégradation la plus abjecte. Tant qu'il restera des traces d'une langue quelconque chez un peuple, on est sûr d'y retrouver les formes plus ou moins saisissables de l'abstraction.

Les langues monosyllabiques ou isolantes, qui sont le plus près de l'état rhématique, sont là pour nous prouver que les mots abstraits ne leur font pas défaut. Pour permettre au Chinois d'arriver rien qu'avec cinq cents racines à former un vocabulaire de quarante à cinquante mille mots, si riche en noms abstraits, il fallait bien qu'il trouvât une matière toute préparée pour recevoir les empreintes les plus tourmentées de l'esprit.

Avant de passer en revue les différents cas de signification concrète qu'un nom abstrait peut présenter, je crois utile de dire encore un mot sur le procédé inverse, qui une fois connu expliquera l'autre, grâce à leur connexité complète.

On croirait à tort que l'abstraction des noms concrets est due toujours à l'ignorance de leur précise signification, et au fait d'un emploi mal approprié. Cela ne serait pas tout à fait exact, car, très souvent, l'analogie aidant, c'est par un acte réfléchi qu'a lieu le transport de signification d'une chose à l'autre, ce qui advient surtout par la capacité connotative du mot qui peut emmagasiner autant d'éléments idéologiques qu'il peut en perdre.

L'antonomase et toutes les modalités de la synecdoque par lesquelles on prend le genre pour l'espèce et l'espèce pour le genre, le plus pour le moins ou le moins pour le plus, démontrent péremptoirement que l'esprit aime souvent à forcer l'expression du

mot, à en détourner la signification au bénéfice ou au préjudice de quelque autre idée dépendante ou dominante, soit par goût de la variété, par amour de l'originalité et pour donner cours aux écarts de son imagination, d'accord avec ses réminiscences.

Quand on appelle la mer, le *flot salé*; Florence, l'*Athènes italienne*; Homère, le *chanfre d'Ilion*; Virgile, le *cygne de Mantoue*; Bossuet, l'*aigle de Meaux*; le critique jaloux, un *Zofle*; un critique sévère et juste, un *Aristarque*, on sait bien ce qu'on dit et l'on ne confond pas une ville avec l'autre, un animal avec un beau génie, un nom propre avec un nom commun.

Mais l'acte d'abstraction se fait aussi inconsciemment : c'est ainsi qu'à côté du sanscrit *anila* (vent) et du grec *anemos* (vent) est venu se placer le codérivé *anima*.

Altitudo (hauteur) et *alimentum* (aliment), unis par un même trait d'union, le verbe *alère* (nourrir), se sont dégagés de la souche commune inconsciemment et indépendamment l'un de l'autre.

Le mot *stomachus* (estomac), cessant de désigner exclusivement le viscère où s'opère la digestion des aliments, comme il avait déjà cessé de signifier gorge, pharynx, devient, dans Horace, le noble réceptacle de la *force* et de la *colère*; puis, sans effort, chez le même auteur, dans Cicéron et ailleurs, il prend les acceptions de *colère*, de *courroux* et d'*irascibilité*.

Adorea, de *ador* (blé), désignait primitivement une *certaine quantité de blé*, donnée, comme récompense militaire, aux défenseurs de la patrie; mais plus tard, par un fait tout naturel, l'*honneur*, la *gloire militaire*.

Imbecillitas, pris d'abord dans l'acception de *faiblesse en général*, puis dans l'acception nouvelle de faiblesse d'esprit, provient de *bacillum*, diminutif de *baculum* (bâton), et implique aussi, tout à l'origine, un rapport, cette fois-ci, entre deux idées concrètes, celle d'un homme avec celle d'un morceau de bois lui servant d'appui.

Les mêmes changements sont survenus dans le sens des mots *ærumna* (misère, peine), *calamitas* (malheur), *calliditas* (ruse), *civitas* (droit de citoyen et de cité), *salarium* et autres.

Plus récemment, le mot *lettres*, qui indiquait de préférence les caractères de l'alphabet, s'est étendu, par toute une série d'altérations presque insensibles, aux connaissances que procure l'étude des livres et à la littérature elle-même.

Le substantif *couronne*, après s'être substitué au mot *roi* dans les expressions : le *discours de la couronne*, les *domaines de la couronne*, a fini par exprimer la *puissance royale* elle-même dans d'autres

expressions, telles que les *prérogatives de la couronne*, les *bienfaits de la couronne*, etc. Par contre, le mot *royauté* sert à désigner le *roi en personne* ou la *personne du roi*.

Enfin, le mot *travail* désignait d'abord une petite poutre, la *trabecula* des Latins, en italien *trabiccolo*, puis, tour à tour, *peine*, *chagrin*, *effort*, et s'est arrêté définitivement à la signification qu'il a encore aujourd'hui et qui est celle de *labor*. On voit par là que je rejette toutes les étymologies données jusqu'à présent à propos de ce mot, y compris celle de Scheler qui fait de *travail* le substantif verbal de *travailler*.

Je n'insiste pas davantage sur des faits assez connus en multipliant inutilement les preuves et les exemples, et je passe immédiatement à la dernière partie de mon sujet.

Les noms abstraits peuvent devenir concrets de différentes manières, soit qu'on veuille prendre en considération les phases transitionnelles par lesquelles ils ont passé, soit qu'on porte la vue sur le résultat définitif qu'ils ont acquis.

Les procédés de transformation sont de deux sortes : *évolutifs* et *accidentels*, bien entendu relativement *accidentels*.

Sont abstraits, puis concrets par évolution, entre autres, les noms suivants :

En latin, *acerbitas*, modification formelle et substantielle de la racine *ac* (être pointu), qui, des acceptions d'*âcreté*, *âpreté*, *verdeur*, est passé régulièrement à celle de *fruits qui ne sont pas mûrs*; *maturnitas*, qui désignait, au contraire, les fruits mûrs; *ariditas*, nom donné par Pallade aux *branches mortes*; l'*autumnitas* de Varron employé pour indiquer les *productions de l'automne* et les *fruits* au lieu du *temps d'automne*.

Toutes ces tournures homogènes marquent déjà assez l'unité de l'opération mentale et montrent qu'il s'agit vraiment d'une tendance à caractère décidé, à laquelle elle obéit.

En français, le mot *esprit* en est arrivé, par deux chemins différents, à deux significations bien opposées : celle de *liquide alcoolique* et celle d'*homme* considéré au point de vue de ses qualités morales et intellectuelles.

L'appellatif de la faculté de voir, renforcé d'un adjectif, est devenu dans le mot *longue-vue* presque un synonyme de lunette d'approche.

En wallon, le mot *fleume* (flegme), après avoir abandonné la signification de *matière visqueuse* pour celle de *caractère froid et lent*, a servi surtout à signifier concrètement *flegmatique* et

indolent. *Anatomeie* (anatomie) se dit pour *squelette*; *tchauffatche* (chauffage), pour *charbon*, et *foûme èclose* (littéralement *forme enclose*) est une sorte de lit.

Quelle distance entre ce dernier emploi et celui qu'en fait Aristote lorsqu'il proclame la *forme* un des trois principes des choses, et combien n'est-on pas descendu de l'acception esthétique et philosophique de ce noble mot au sens bien plus étendu et plus élevé que *facies, figura, species, statura* !

En hollandais, *ondeugd*, qui signifie *vice, méchanceté, dépravation*, peut s'appliquer à l'homme méchant lui-même. *Het is een waar ondeugd* signifie donc dans cette langue : *il est un bien méchant garçon, il est un mauvais garnement*.

En espagnol, *el cura* (la cure) prend le sens de *curé*, et *el justicia* (la justice) est employé avec la même compréhension de *juge*, absolument comme *the justice*, en anglais.

Dans certaines villes d'Italie, avant son unification, le maire était appelé *podestà*, du latin *potestas*. Partout ailleurs, on dit communément d'un homme lent : *tu sei un' eternità* (littéralement : *tu es une éternité*).

En portugais, un complice s'appelle ou s'appelait *com causa* (mis en cause), et la fleur de la pensée *um amor perfeito*.

Sont *accidentels* tous les noms abstraits concrétisés sans transitions. Ils sont très nombreux, mais pas autant que les autres.

Le mot *monopole* qui, en Belgique, à un moment donné, a pris le sens de *voiture de louage*, est un de ces abstraits concrétisés accidentellement. Si les autorités publiques n'avaient pas organisé un service spécial de ces voitures et si une partie de la population n'avait pas vu dans cette organisation une sorte de *monopole*, ce mot ne serait jamais sorti de la sphère d'action qui lui était attribuée.

La voiture publique de voyage, qui devait exceller surtout par sa plus grande rapidité, fut dénommée *diligence*, cette qualité qui, d'après Cicéron, renferme toutes les autres, tout comme le service de voitures en général, et les voitures elles-mêmes affectées à ce service furent appelées *commodités*, sans préjudice d'autres significations encore plus concrètes.

Ce fut par des raisons semblables que le nom *application* fut imposé à une sorte de dentelle assez connue, qui en demande beaucoup.

Philippe-Égalité, duc d'Orléans, et son *Patrocinio* offrent des exemples très remarquables de ce que peuvent faire les causes accidentelles pour la détermination du sens concret.

Enfin, de concrétisation en concrétisation, *discipline* vint à signifier l'instrument de flagellation servant à mortifier la chair du pécheur, et l'abstrait *magnanimité* prêta son crédit et ses titres à une simple préparation pharmaceutique d'acide formique, dès lors connue sous le nom de *vinaigre de magnanimité*.

Mais ce n'est pas tout. En italien on affuble pompeusement du mot *anima* (âme) la partie centrale des objets les plus ordinaires ou les plus matériels, tels que les arbres, les fruits, les boutons.

Cela s'observe surtout dans les expressions : *l'anima d'un albero* (littéralement : l'âme d'un arbre), avec la force significative de sève, de moelle; *l'anima d'un nocciuolo* (comme si l'on disait : l'âme d'un noyau), pour indiquer une amande; *l'anima d'un bottone* (traduisez mot à mot : l'âme d'un bouton), pour le moule d'un bouton.

Le français n'est pas plus scrupuleux. Il appelle le petit morceau de bois soutenant le chevalet d'un instrument à cordes : l'âme d'un violon, l'âme d'une basse, et, sans parler d'autres incongruités, il abuse de ce nom élevé en faveur d'une des parties accessoires du soufflet et du menu bois qui se trouve au milieu d'un fagot. On dit, d'autre part, d'une étoffe qui n'a ni force, ni consistance, qu'elle n'a que l'âme, et l'expression âme d'un cordage, pour le fil du milieu des différents torons, est aussi française et bien reçue que l'âme d'un canon.

Il faut placer sous la rubrique des *accidentels* non seulement les *métonymies*, donnant, sans détour, le concret pour l'abstrait, mais aussi nombre de *personnifications*.

Dans la troisième des odes d'Horace, livre I^{er}, on lit les vers suivants :

Post ignem ætheria domo
Subductum macies et nova febrium
Terris incubuit cohors,
Semotique prius tarda necessitas
Leti corripuit gradum.

Horace traite ici la *maigreur* et la *nécessité* sur le même pied que les *fièvres* et la *mort*, en êtres animés, toujours en vertu du principe énoncé.

Le même auteur, dans sa première ode, appelle *dulce decus meum* (ma douce gloire) Mécène qui comptait des rois parmi ses aïeux : autre genre de personnification.

Les exemples, en latin, se comptent par milliers. Je passe donc outre et je n'en moissonne que quelques-uns dans deux ou trois autres langues.

En français, on dit d'un *consolateur* que c'est une *consolation*, et d'un tableau inimitable que c'est le *désespoir* des peintres.

En hollandais, on dit indifféremment d'une personne ou d'une machine puissante : *het is eene buitengewoone kracht*, c'est une force extraordinaire, et seulement d'un être humain : *het is de beleefdheid in persoon*, il est la politesse même.

L'anglais, outre les tournures bibliques du genre de celles-ci : *the Lord is our strength* (le Seigneur est notre force), *the Lord is our confort* (le Seigneur est notre consolation); outre les figures communes avec les autres langues, telles que *to be the goodness itself* (être la bonté même), *to be the patience personified* (être la patience personnifiée), *to be the pride of one's family* (être l'orgueil d'une famille), *to be a marvel, the hope, the glory of...* (être la merveille, l'espoir, la gloire de...), l'anglais, dis-je, a des personnifications qui lui sont propres, comme, par exemple : *to be a credit to one's country* (littéralement : être le crédit de son pays).

Je n'oublierai pas de mentionner ici, comme spécimens d'une autre espèce sinon d'un autre genre, les titres honorifiques : *Sa Majesté, Sa Sainteté, Sa Béatitude, Son Altesse, Son Éminence, Son Excellence, Sa Grandeur*, autant de preuves, s'il en fallait encore, de la tendance irrésistible de l'esprit humain à concrétiser les abstraits.

Dans ce domaine, chaque langue a des formes qui lui sont plus particulières, outre celles qui sont communes à toutes. Le latin employait *Æternitas* en l'honneur des empereurs; l'italien possède *Sua* et *Vostra Signoria* (Votre Seigneurie), *Sua Magnificenza*; l'espagnol, *Su Soberania* (littéralement Sa Souveraineté), qui s'adresse au congrès général des Chambres réunies et à d'autres assemblées; l'anglais, *Your Honour* (Votre Honneur), *Your Worship* (littéralement Votre Adoration); le hollandais, *Uwe Edelheid* (littéralement Votre Noblesse); le portugais, *Vossa Mercé* (Votre Grâce), *Vossa Reverencia* (littéralement Votre Grâce), etc.

En théologie, on désigne plusieurs ordres de la hiérarchie céleste par des abstraits. Tels sont, en effet, *les ardeurs, les dominations*, etc.

Enfin, les abstraits de toute provenance sont susceptibles de devenir des noms propres : *Prudence, Constance, Conception, Dolores, Félicité, Érasme, Sophie, Maria*, etc., sont du nombre.

Les noms abstraits d'abord, puis concrets, considérés en eux-mêmes, sont *individuels* ou *collectifs*.

Parmi les *individuels*, je cite au hasard, pour le latin :

Calamitas, formé comme *olivitas* (cueillette d'olives), *ficitas*

(récolte de figues), et ne désignant, tout au début de son évolution, qu'un simple tas de roseaux récoltés, puis successivement récolte de roseaux non réussie, mauvaise récolte en général, dégât, malheur. Ce mot a décrit, dans son double mouvement de propulsion et de recul, une véritable parabole entre deux termes concrets, le premier *calamus*, le second et dernier *grêle*, auquel il est arrivé grâce aux additions connotatives de Plaute et de Donat.

Corruptela, action morale de corrompre, qui répond, chez Térence, au nom de *séducteur*, et, chez Frontin, à *lieu de perdition*. *Culpa* pour *culpabilis*, acception dans laquelle il est consigné dans Properce et dans Virgile.

Custodiæ, équivalent de *surveillance* en tant que nom abstrait, mais en terme de guerre synonyme concret de *gardes*, *sentinelles*.

Æstimatio, d'où vient notre mot *estimation*, désigne aussi la chose elle-même estimée. On lit dans Cicéron : *Æstimationes tuas vendere non potes*, c'est-à-dire, en traduction littérale : *tu ne peux vendre celles parmi les choses qui ont été estimées*, et, plus conformément à l'esprit de la phrase, *tu ne peux vendre les biens*.

Arationes (labourages), pour terres labourables et du domaine public, a donné, comme souvent dans des cas semblables, un sens plus en rapport avec les effets de l'action qu'avec l'action elle-même.

Le mot *affectio*, au pluriel, prend également, dans cette langue, lieu et place de cet objet principal de toutes nos affections qui est l'enfant, de même qu'*amor*, au singulier, est pris souvent pour l'*objet aimé*. Dans Justinien, les enfants des matelots sont en effet appelés *affectiones naviculariorum*.

La forme plurielle d'*affinitas*, pour *propinquitas*, se rencontre dans Plaute avec le sens d'*alliés* et de *parents par alliance*, et, dans Cicéron, *vir plurimis amicitiiis*, à la lettre *homme qui a beaucoup d'amitiés*, est pour : *homme qui a beaucoup d'amis*.

En français les exemples de ce genre d'abstrait sont très nombreux. Qu'il nous suffise d'en donner quelques-uns :

Une *beauté* peut se dire pour une femme qui est belle, comme on dit d'une femme qui est jeune : *c'est une jeunesse!* En hollandais, la même idée s'exprime de la même manière : *ziedaar eene schoonheid*, voilà une beauté!

Divinité énonce non seulement la qualité de ce qui est divin, mais l'idée de l'être divin lui-même.

Autorité est un mot qui convient parfaitement bien aux fonctionnaires des trois pouvoirs, sans nuire à son abstractivité.

La *friandise* et la *gourmandise* comprennent dans le cercle restreint de leur structure phonétique non seulement un goût et un

vice, mais les choses que les gourmands appètent et recherchent.

Une *illustration*, une *célébrité* sont des néologismes formés sur un même modèle et désignant des personnes illustres ou célèbres.

Le mot *ordonnance* s'est dénaturé de la même manière. C'est pourquoi, à côté des ordonnances bonnes ou mauvaises, il y a celles qui sont appelées à faire des commissions et à broser les habits du colonel, du capitaine et du lieutenant.

Le mot latin *species*, une des ramifications les plus fécondes de la racine *spac*, a donné naissance, en français, au mot *espèce*; mais à côté de celui-ci il s'est formé la variation divergente *épice*, qui signifie *drogue aromatique et piquante*, et qui, plus tard, par une abstraction régressive dans une toute autre direction, a pris la nouvelle signification de *mordacité de style*.

Parmi les *abstraites concrétisés collectifs*, je ne dis pas les plus dignes d'intérêt, mais les plus dociles aux importunités de mes recherches, je vous signalerai les suivants :

En latin, *æqualitas* (égalité), qui, après avoir pris dans Cicéron le sens restrictif de *conformité d'âge*, prend, dans Phèdre, celui encore plus restreint de *troupe de compagnons du même âge*.

Dans l'ode à Auguste, Horace appelle les jeunes gens de Rome, devenus plus rares par les crimes de leurs parents, *rara joventus*, et plus loin, *omnis joventus*, cette même jeunesse éprise du tendre Lycidas. En français *la jeunesse* désigne aussi les jeunes gens, et *une jeunesse*, comme nous l'avons dit plus haut, une jeune personne. Racine n'a pas dédaigné d'employer le mot avec cette dernière acception :

Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse. (Plaid. III.)

Le sens primitif de *audientia* (audience) est *attention*; mais ensuite, par extension connotative, il prend celui d'*auditoire*, d'*assemblée*, ce qui ne l'empêche pas, le cas échéant, de remplacer le mot *oreille* et d'indiquer en français, tour à tour, la *séance d'un tribunal*, le *lieu où se tient l'audience* et le *tribunal* lui-même.

Toujours dans le même ordre d'idées, *advocatio* (appellation, défense) désigne, dans Tite-Live, le *corps des défenseurs*, *cum ingente advocazione* (avec un grand nombre de défenseurs), et, dans Justinien, l'*ordre des avocats*, *advocatio Cæsarensis* (les avocats de Césarée).

En français, le mot *chrétienté* ne désigne plus que les peuples et les pays chrétiens, de même que pour désigner la communion des fidèles réunis par l'Église on fait usage du mot *catholicité*.

Le mot *noblesse* désigna, surtout à l'époque de la Révolution,

tout le *corps des hommes qualifiés nobles*, tandis que *noblesses*, au pluriel, avait désigné de très bonne heure, tantôt les *joyaux de la couronne*, tantôt les *décorations*, les *insignes* et même les *livrées* qu'on donnait dans les tournois et dans les cours plénières. Étrange destinée des choses humaines : le même mot, qui était devenu un titre d'honneur pour l'élite des hommes privilégiés, devait servir de nom à la marque extérieure de la servitude et de la domesticité.

De même *bourgeoisie*, qui est le nom d'une qualité ou d'un droit, ne sert presque plus aujourd'hui qu'à distinguer ceux qui en sont revêtus.

Humanité, aristocratie, démocratie, magistrature, enfance, vieillesse et autres mots semblables ne sont pas non plus de purs noms abstraits, ne réveillant que les idées de nature humaine, de forme de gouvernement, d'une dignité et d'une période de la vie, mais des noms bien concrets lorsqu'ils dénomment l'universalité des hommes, toute une classe de citoyens, un corps de fonctionnaires et des collectivités au point de vue de l'âge.

Wet, en flamand, signifie à la fois *loi* et *exécuteurs de la loi*. Exemple : *de wet komt*, la force publique arrive. Anciennement, à l'époque des Communes, ce même mot désignait spécialement le *collège des échevins*.

Parfois l'abstrait, par l'oubli graduel d'une partie de son expression qualitative, va tout près du concret, mais sans l'atteindre tout à fait. Aussi, peu s'en est-il fallu que dans *funerum nulla ambilio* (funérailles sans pompe), *ambilio* ne désignât l'*ornement* lui-même, et que dans la phrase : *non est ornamentum virile concinnitas* (une élégance recherchée ne sied pas à l'homme), le mot *concinnitas* n'eût le sens exact de *parure*.

Quand Cicéron parle de l'effigie de l'antiquité, *antiquitatis effigies* (De Orat., lib. I), et d'une maison pleine de dignité, *domus plena dignitatis*, il prépare sans le savoir le terrain et il établit des précédents qui permettront plus tard à ces mots de prendre une signification définitivement concrète, aussitôt que l'occasion s'en présentera.

L'abandon et la mort de noms abstraits sont aussi un indice de cette rétroévolution de l'esprit vers les choses concrètes. Les exemples ne foisonnent que trop dans la langue française, qui, par la voix de ses meilleurs auteurs, en est toujours à regretter des pertes que rien ne peut remplacer.

Parmi les centaines de noms abstraits à l'état fossile, qui sont couchés dans le fond lexical de la langue, je me borne à donner les suivants :

En *ance* : *viutance* pour *villance* ou *villanche* (mépris) de *vil*, *soustenance* (soutient) de *soutenir*, *décevance* (défaillance) de *décevant*, *retenance* (souvenir) de *retenir*, *nuisance* (action de nuire) de *nuisir* pour nuire, *continuançe* pour *continuité*, *pesance* (chagrin) de *pesant*, *vantance* (vanterie) de *vanter*, *excusance* (excuse), *gouvernançe* (conduite), *monstrance* (enseignement), etc.

En *eté* : *certainteté* ou *ciertainité* (certitude), *jolietét* (gaité), *escharsètez* (vacuité, manque), *orribletez* (qualité de ce qui est horrible), *mauvestiet* (qualité de ce qui est mauvais), *merveilleuseté* (étrangeté), de *merveilleux*, etc.

En *esse* : *hauteresse* (hautaineté), etc.

En *age* : *barnage* (prouesse), *folage* (folie), *hontage* (honte), etc.

En *eur* : *radeur* (rapidité), formé de *rade* (rapide, en latin *rapidus*), *tristeur* pour *tristesse*, etc.

En *ise* : *recreantise* (faiblesse), *repentise* (repentance), etc.

Il est vrai cependant que des formes telles que *doutance*, *oubliance*, *atendance*, *esmançe*, *penançe*, etc., ont disparu pour ne pas faire double emploi avec *doute*, *oubli*, *attente*, *estime*, *peine*, etc. Malgré tout, *désespérance* aurait pu rester à côté de *désespoir*, comme *espérance* coexiste avec *espoir*.

Mais, s'il y a des mots qui s'éteignent ou qui vieillissent, il y en a d'autres qui se forment de toutes pièces ou qui se rajeunissent par leur terminaison. A cette dernière catégorie appartiennent, par exemple, en vieux français : *bonheurté* de *bonheur*, *malheurté* de *malheur*.

Enfin d'autres encore, et ce ne sont pas les moins nombreux, se retirent dans les patois comme dans un lieu de refuge. Peut-être est-ce bien là qu'ils ont pris naissance et n'en sont-ils jamais sortis.

Dans ce dernier groupe se rangent, entre autres, les mots liégeois :

En *ance* : *avisance* (idée) provenant de *aviser*, *malavisance* (mauvaise volonté) composé de ce dernier, *malignance* (malignité), etc.

En *sté* : *neúristé* (obscurité) de *noir*, *tinristé* (tendresse) de *tendre*, *nâhisté* (lassitude) de *nâhi* (fatiguer), *décénisté* ou *désénuseté* (simplicité) de *déséne* (simple), *aoureústé* (prospérité) de *heureux* et *hâtanisté* pour *hautaineté*, terme vieilli, mais bon, d'après Littré, à remettre en usage.

Il n'est pas de langue, jusqu'aux jargons conventionnels des mendiants, des vagabonds et des voleurs, qui ne soit instructive. à cet égard, par l'observance des mêmes lois et par l'apport des mêmes faits que je viens d'énumérer. L'argot flamand, autrement dit *bargoensch* ou *dieventaal*, est passé par là. Parmi ces noms abstraits, formés régulièrement en *heid*, il y en a comme *doddig-*

heid pour *slechtheid* (impureté et ordure), *grassigheid* pour *vetheid* (grosseur et graisse), où l'idée concrète se greffe dans l'abstraite, souvent l'une à l'exclusion de l'autre.

Et ici je m'arrête, croyant avoir démontré, par tous les exemples que j'ai rassemblés, que les mots sont une réverbération de cette intermittence troublante de l'esprit par laquelle il s'élève jusqu'aux nuages, se cherche lui-même, retombe soudainement, puis se relève de nouveau encore plus nébuleux, pour revenir au point obscur d'origine.

C'est donc par l'étude des mots qu'on arrive à la première connaissance des idées, d'autant plus qu'il a été reconnu que tout développement de l'idée abstraite, je ne dis pas la faculté même d'abstraction, est presque en entier dépendant de la faculté du langage, si additionnelle qu'elle soit. Mais la connaissance ainsi obtenue est incomplète. Pour l'achever, il faut non seulement étudier les idées en elles-mêmes, ce dont on a même trop abusé, mais les suivre pas à pas dans toute leur évolution génétique, c'est-à-dire dans les organes qui tamisent et disséminent en dedans les germes qui doivent les produire, dans leur période d'incubation, dans le milieu où elles vont se fixer et se hiérarchiser après éclosion, et enfin dans les fils conducteurs et dans les appareils qui les poussent au dehors.

Sans aller aussi loin, dès que les mots ont tout dit ce qui pouvait les faire tant soit peu connaître, le linguiste, le logicien et le psychologue doivent céder leurs places au physiologue, sous peine d'être accusés d'usurpation, ce que je fais moi-même en ce moment sans prétendre en rien au titre ambitieux de linguiste.

RAPPORT SUR LA SITUATION DE LA SOCIÉTÉ,
PAR M. GOBLET D'ALVIELLA, PRÉSIDENT.

MESSIEURS,

Il y a lieu, cette année surtout, de distinguer entre ce que j'appellerai notre situation matérielle et notre situation morale, la première comprenant le chiffre de nos membres et la fréquentation des séances, la seconde résultant des travaux scientifiques qui se sont produits au sein de la Société.

Ces travaux ont été nombreux et remarquables. Notre année sociale a débuté dans une séance publique organisée au Palais de la Bourse, avec le concours des Sociétés d'archéologie et de géologie, en vue de recevoir M. de Mortillet qui était venu faire une excursion scientifique en Belgique avec quelques-uns de ses élèves

de l'École d'anthropologie de Paris. M. de Mortillet nous a fait à cette occasion une conférence des plus intéressantes sur les races quaternaires et le rôle du bassin méditerranéen dans nos origines. Les excursionnistes avaient préalablement accompli le pèlerinage ordinaire des préhistoriens étrangers aux ateliers de Spiennes et aux gisements de Mesvin. De Bruxelles, ils ont été visiter Anvers, Liège, Namur et Saint-Hubert; ils ont emporté le meilleur souvenir de notre accueil, s'il faut en juger par la mention qu'en a faite M. de Mortillet dans le récit de cette excursion.

La séance du 27 avril a été consacrée à la question franque qui a reçu un surcroît d'actualité dans notre agglomération par la découverte d'un cimetière aux portes de la capitale. La savante communication de M. Houzé a été l'objet d'une discussion à laquelle ont pris part MM. Van Bastelaer, Delvaux, Vanderkindere, Cumont, De Pauw, Houzé et Jacques.

A la même séance, M. le Dr Jacques a fait aussi une communication sur les Lapons amenés au Musée du Nord. Notre Société, qui s'est toujours tenue au courant des exhibitions de cette nature, ne pouvait laisser échapper cette occasion de mettre à profit, dans l'intérêt de la science, la présence de types se rattachant peut-être aux anciennes races préhistoriques de notre propre pays.

La séance de mai a été également consacrée à l'archéologie préhistorique. M. Cumont nous a lu une *Note sur les Musées préhistoriques des Musées de Bois-le-Duc et de Nimègue*, qu'il avait personnellement visités et où il a eu l'occasion de déployer sa sagacité d'archéologue.

M. V. Dormal a présenté des *Observations sur un nouveau facies du quaternaire et sur quelques stations préhistoriques*, étudiées surtout au point de vue géologique.

La séance s'est terminée par l'exhibition de la belle collection ethnographique rapportée du Sankourou par M. le capitaine Van der Velde, avec des explications de l'explorateur et de M. le Dr Jacques.

Le 29 juin, une communication de M. Houzé sur *Le cerveau et le crâne d'un scaphocéphale* a donné lieu à une importante discussion à laquelle ont pris part MM. Dollo, De Pauw et Stocquart. Nous devons encore noter, à la même séance, des communications de M. Comhaire sur *Un fourneau préhistorique de l'âge du fer à Sommeville-Verviers*, ainsi que *Sur des cimetières francs sans mobilier funéraire à Loën-Lixhe, Jupille et Xhoris*.

Le 27 juillet, nous avons entendu une communication de M. Vanderkindere sur *L'origine des blonds d'Europe*, où le savant

professeur de l'Université de Bruxelles se prononce en faveur de leur origine septentrionale. C'est dans cette séance que, appelée à examiner un projet de revision des statuts de la Fédération archéologique et historique, la Société d'anthropologie a repoussé la constitution d'un secrétariat permanent et s'est prononcée pour la biennialité des congrès à tenir par la Fédération.

Au mois d'août s'est réuni à Bruxelles le septième Congrès des sociétés archéologiques et historiques de Belgique. Votre président a eu l'honneur d'en diriger les débats, assisté comme secrétaires généraux de MM. P. Saintenoy, secrétaire général de la Société d'archéologie, et Victor Jacques, secrétaire général de la Société d'anthropologie. Je n'ai pas à revenir sur les travaux et les excursions de cette assemblée après le rapport que vous a présenté M. le Dr Jacques dans votre séance du 26 octobre. Je me bornerai à constater que l'archéologie préhistorique y a occupé une situation brillante. Les rapports de M. Rutot sur le quaternaire des plaines, de M. le baron de Loë sur l'âge du bronze et sur l'âge du fer, de M. Van Bastelaer sur un cimetière belgo-romain à l'âge du bronze, de M. Houzé sur la persistance des types ethniques préhistoriques au milieu des populations actuelles, de M. Ubaghs sur les découvertes de l'âge du bronze dans le Limbourg, de MM. Houzé et de Munck sur un squelette néolithique découvert à Obourg; les débats si intéressants sur l'âge et les caractères du Mesvinien; les excursions dirigées par plusieurs de nos collègues, à Mons, Spiennes, Saint-Symphorien et Court-Saint-Étienne, sont venus attester la vitalité de notre Société et l'activité scientifique de ses membres. Plusieurs vœux proposés en section et votés en assemblée générale par le Congrès, sont de nature à nous intéresser particulièrement ici, notamment le vœu, présenté par M. le Dr Collignon, que des commissions anthropologiques soient autorisées à suivre les opérations des conseils de milice, et le vœu, dû à M. le baron de Loë, qu'une exploration méthodique et une étude sérieuse soient faites dans les tombelles, notamment au sud du Brabant. Le succès du Congrès a, du reste, été complet, et il est juste de rappeler que le mérite en revient pour une bonne part aux Sociétés d'archéologie et d'anthropologie de Bruxelles qui avaient accepté la charge et la responsabilité de son organisation.

Dans sa séance du 26 octobre, la Société d'anthropologie, après la lecture du rapport de M. Jacques que je viens de mentionner et une communication de son président relativement aux *Origines de la notion d'ordre naturel*, a pu examiner une collection d'ossements trouvés dans le cimetière gaulois de Charmont, en France.

Ces ossements ont été présentés au nom de M. le baron de Baye, membre de la Société des Antiquaires de France, qui a bien voulu les offrir gracieusement à la Société.

Le 30 novembre, nous avons entendu la lecture d'un exposé méthodique dû à M. Ph. Salmon, *Sur les divisions industrielles de l'âge de la pierre*, ainsi que la réponse de M. le Dr Jacques, qui croit voir dans les conclusions de ce travail des généralisations trop hâtives. M. Rutot nous a communiqué une note *Sur les découvertes récentes de pièces mesviniennes dans un atelier de taille à Saint-Symphorien*. MM. Fagès et De Meester nous ont donné une *Note sur la découverte d'une tombe néolithique à Bernissart*; enfin, nous avons reçu l'hommage d'une magnifique meule, ainsi que de pièces taillées et ébauchées trouvées dans les travaux du chemin de fer de Mons à Bonne-Espérance par M. Houzeau de Lehay. Cet envoi est complété par une série de crânes provenant du cimetière franc de Spiennes. Toutes ces pièces sont offertes par M. Houzeau au musée de la Société.

Enfin M. De Pauw a montré une série de pièces provenant de diverses localités du Congo : armes, parures, étoffes, etc.

Le 28 décembre, la Société a entendu la réponse de M. Salmon aux observations de M. Jacques.

Le 25 janvier, nous avons reçu une note de M. le baron de Loë *Sur une fouille exécutée au trou du Chéna, à Moha*, et M. le Dr Tiberghien nous a présenté *Un cas de phocomélie*, à l'aide de moulages et de photographies qu'il a appuyés d'intéressantes observations sur ce genre de monstruosité.

Enfin, le 29 février, MM. Thibeau et Cordier nous ont communiqué le résultat des fouilles qu'ils ont pratiquées avec succès dans des tumulus du Rénival, sous Ottignies, et nous ont exhibé les poteries gallo-romaines qu'ils y ont exhumées.

Tel est, Messieurs, l'ensemble de nos travaux, qui rentrent dans un grand nombre de sciences différentes, comme il convient à une Société d'anthropologie, mais avec prédominance marquée des sciences phéhistoriques qui trouvent dans notre pays un champ si fertile. Je n'hésite pas à dire, bien que je n'aie personnellement, sous ce rapport, le droit de jeter la pierre à personne, que ces communications auraient pu souhaiter une assistance plus nombreuse, surtout pendant les derniers mois. Je sais par expérience combien de réunions, voire de sociétés scientifiques, se disputent nos loisirs pendant l'hiver; il serait cependant désirable que ce cumul ne nous fit pas négliger les séances mensuelles d'une association qui

peut se donner à juste titre comme le véritable centre des études anthropologiques dans notre pays.

D'autre part, le nombre de nos membres n'a pas changé, les décès et les départs ayant été compensés par une augmentation nouvelle. Ce résultat ne peut être regardé comme suffisant. Il en est des associations comme des organismes : quand ils cessent définitivement de croître, c'est pour décliner graduellement jusqu'à la dissolution finale. Nous n'en sommes pas là heureusement, et si j'insiste sur ce point, c'est simplement pour vous rappeler la nécessité d'une propagande active pour rallier à notre association ceux qui, autour de chacun de nous, s'occupent d'études similaires.

Tandis que notre musée s'est enrichi des dons auxquels je viens de faire allusion, notre bibliothèque a reçu un grand nombre d'ouvrages nouveaux et de publications périodiques qui nous manquaient encore, les premiers dus à la gracieuseté des auteurs eux-mêmes, les seconds au développement de nos échanges avec les principales sociétés archéologiques du pays.

Nous avons eu à fêter le 70^{me} anniversaire de M. le professeur R. Virchow, et nous nous sommes associés aux manifestations provoquées en l'honneur de M. Stas. Enfin, nous nous sommes fait représenter au comité qui se propose de célébrer le 50^{me} anniversaire de la première publication scientifique de M. le baron de Selys Longchamps.

Vous aurez, Messieurs, de votre côté, à nommer un délégué qui vous représentera à la prochaine réunion de la Fédération archéologique et historique, réunion qui sera organisée cette année par l'Académie d'archéologie d'Anvers, et vous venez de désigner deux délégués pour vous représenter officiellement au Congrès d'anthropologie criminelle. Je vous rappellerai qu'au comité provisoire d'organisation de ce Congrès, vous avez été représentés par M. le D^r Houzé, devenu l'un des secrétaires généraux.

RENOUVELLEMENT DU BUREAU.

Sont nommés, pour l'année 1892-1893, MM. le comte Goblet d'Alviella, président ; A. Cels et L. Vanderkindere, vice-présidents ; Victor Jacques, secrétaire général ; L. Tiberghien et G. Gevaert, secrétaires adjoints ; E. van Overloop, trésorier ; L. Delevoy, bibliothécaire, et L.-F. De Pauw, conservateur des collections.

La séance est levée à 10 ¹/₂ heures.
